Document generated on 07/13/2025 4:16 a.m.

Recherches sociographiques

André Duchesne, *La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec en juillet 1967*, Montréal, Boréal, 2017, 318 p.

Sylvie Lacombe

Volume 58, Number 3, September–December 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1043485ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1043485ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lacombe, S. (2017). Review of [André Duchesne, *La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec en juillet 1967*, Montréal, Boréal, 2017, 318 p.] *Recherches sociographiques*, *58*(3), 734–735. https://doi.org/10.7202/1043485ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques et Université Laval, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

la postface de la présente édition. La Relation de 1654 s'inscrit à l'intérieur d'un dialogue avec Claude, initié par Marie dès 1640 et qui ne se terminera qu'à sa mort, en 1672. Les ignorer peut conduire aussi à recevoir la Relation de 1654 comme un monument littéraire isolé, ce qu'elle n'est pas. Présentée dans l'écrin que forment les deux lettres évoquées, la Relation en est certainement le plus beau joyau.

Pour retrouver toute la force d'interpellation de cette œuvre géniale, le texte aurait donc gagné à être assorti d'un minimum de notes liminaires ou introductives. À moins que le public visé par cette publication soit strictement celui des spécialistes ou des lecteurs qui disposent déjà de l'édition critique de dom Jamet rééditée par les Ursulines de Québec en 1985. Mais sans doute les raisons de la publication sont autres, peut-être plus modestes et aussi plus pointues : les cinq courtes pages de la postface laissent entrevoir l'intention éditoriale et leur perspective de lecture, renforcée par une chronologie étonnamment réductrice de la vie mystique de Marie et une bibliographie clairement orientée. Il s'agit, pour Alessandra Ferraro, de souligner, à juste titre, une « première » : la première œuvre littéraire écrite par une femme en terre de Nouvelle-France. Mais l'œuvre inaugurale, au sens strict, ne serait-elle pas plutôt l'ensemble de la correspondance intime avec son fils commencée en 1640, dont La Relation de 1654 serait, d'une certaine manière, un moment exceptionnel ?

Les quelques remarques et questions soulevées dans cette recension montrent bien tout l'intérêt de la mise au jour d'un texte qui renouvelle notre enthousiasme et le désir de mieux comprendre la destinée d'une œuvre littéraire à même le mystère d'une existence unique : celle d'une « femme forte » selon le mot de Claude Dablon. Déjà, en 1724, F.-X. de Charlevoix, qui avait lu le manuscrit de Trois-Rivières, avait pu écrire de cette moderne du « grand siècle des âmes » : « On voit par ses écrits qu'elle était une des plus spirituelles femmes de son siècle. Tout y est solide, elle pense juste, elle approfondit tout, donne à ce qu'elle dit un ton ingénieux, et son style a cette simplicité noble où peu d'écrivains parviennent. »

Il était temps que soit rendu public ce complément unique à l'édition critique de l'œuvre de Marie Guyart de l'Incarnation, entreprise depuis trois générations par les moines de Solesmes, héritiers de dom Claude Martin, son fils.

Thérèse Nadeau-Lacour

Therese.Nadeau-Lacour@uqtr.ca

André Duchesne, *La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec en juillet 1967*, Montréal, Boréal, 2017, 318 p.

On a beaucoup commenté à l'été 2017 le « Vive le Québec libre ! » lancé par le Général de Gaulle du haut du balcon de l'Hôtel de ville de Montréal cinquante ans plus tôt, le 24 juillet 1967. On sait que le cri du général était prémédité, son geste mûrement réfléchi. En acceptant l'invitation à visiter l'Exposition universelle de Montréal, de Gaulle se promettait en effet de réparer l'erreur historique de l'abandon de la Nouvelle-France par Louis XVI. Le livre de Dufresne se veut

le récit documenté de ce voyage au Québec du président français en juillet 1967. Composé d'une trentaine de courts chapitres, l'ouvrage s'appuie sur des fonds d'archives en France, au Québec et à Ottawa, des articles de journaux de l'époque, des mémoires et des entrevues avec des acteurs clés, qui étaient aux premières loges à l'époque.

Venir en bateau, à bord du croiseur Le Colbert, plutôt qu'en avion présentait l'avantage de contourner la règle protocolaire obligeant les chefs d'État à passer par Ottawa avant de se rendre ailleurs au pays. De Gaulle avait très peu de considération pour l'État canadien qu'il considérait artificiel, i.e. non fondé sur une culture et une histoire communes, et promis plus tôt que tard à l'éclatement. Son court séjour au Québec est précisément prétexte à de nombreuses tensions entre Québec et Ottawa. Les deux paliers de gouvernement rivalisent d'ingéniosité et de mesquinerie pour s'imposer comme celui qui accueille l'illustre personnage. Deux conférences de presse sont par exemple organisées le soir de l'arrivée du général, l'une au manège militaire, par le gouvernement fédéral, peu suivie par les médias, l'autre au Château Frontenac, par le gouvernement du Québec, où sont rassemblés la plupart des journalistes et de nombreuses personnalités publiques. Au grand dîner officiel du gouvernement du Québec, c'est en catastrophe et à la dernière minute, car cela n'avait pas été prévu, qu'on aménage une place au bout de la table d'honneur à Paul Martin, secrétaire d'État (fédéral) aux Affaires étrangères. Autre exemple, l'avion qui amène le ministre français des Affaires étrangères Maurice Couve de Murville de Montréal à Québec, au lieu de s'arrêter, une fois atterri, à la hauteur du comité d'accueil fédéral patiemment aligné sur le tarmac, roule un peu plus loin, jusqu'à la piste du ministère québécois des Transports et des Communications, où attend la délégation québécoise. D'autres exemples sont détaillés qui illustrent cette rivalité de clocher.

Afin de s'assurer le contrôle des commentaires sur la visite gaullienne, Québec crée un réseau radiophonique temporaire, l'Office d'information et de publicité du Québec (OIPQ), au grand dam des journalistes de Radio-Canada et d'autres médias, qui y voient un danger de dérive totalitaire. Ce même organe finance le court-métrage documentaire de Jean-Claude Labrecque, *La visite du général de Gaulle au Québec*.

Au fil des chapitres, Duchesne essaie d'entretenir un suspense, qui n'existe pas. Ayant peu d'éléments inconnus à faire connaître, il étire la sauce. Un exemple : la voiture dans laquelle prend place le général de Gaulle entre sur l'île de Montréal à 18h45 le 24 juillet – à la fin du chapitre 18, mais ce n'est qu'au chapitre 21 que la célèbre exclamation est enfin lancée, pourtant seulement quelques minutes plus tard.

Le ton familier et les nombreux détails anecdotiques font de *La traversée du Colbert* un ouvrage grand public, d'intérêt mineur pour les spécialistes.

Sylvie Lacombe

Département de sociologie,
Université Laval.
Sylvie.lacombe@soc.ulaval.ca